

LE MYSTÈRE LÁNTHIMOS

Le cinéaste grec imagine, pour son septième film, une comédie gothique dans laquelle Emma Stone excelle en créature émancipée et hédoniste.

Norine Raja révèle les secrets de fabrication de ce quinquagénaire discret à qui tout réussit.

ENTRE DEUX CLAPS
Yórgos Lánthimos et
Emma Stone sur le tournage
de *Pauvres créatures*, 2023.

ARUSHI NISHIMURA / © EMMACORP / FOCUS / COURTESY EVERETT COLLECTION



CONSCÉCRATION
Récompensé du Lion d'or
pour *Pauvres créatures*
à la Mostra de Venise
en 2023.

The Killer de David Fincher ou *Ferrari* de Michael Mann. Concours de superlatifs, dès les premières critiques : virtuose, prodigieux, furieusement unique.

Je vous le confirme : *Pauvres créatures* est un choc esthétique, où l'on passe du monochrome de F.W. Murnau au spectaculaire de Terry Gilliam, d'une demeure gothique à un Lisbonne rétro-futuriste. Sous l'impulsion de ce maître de l'humour noir, Emma Stone se transforme en une version hilarante du monstre de Frankenstein, partant à la découverte du monde. Dans la capitale portugaise, elle dévore à pleine bouche des *pasteis de nata* et explore toutes les positions du Kama-sutra avec son amant (Mark Ruffalo). À Paris, elle se découvre une conscience politique et enchaîne les passes dans une maison close. Avec, en filigrane, cette logique implacable : pourquoi les femmes libérées sont-elles considérées comme des putes, et les hommes des dons Juans ?

Je retrouve le cinéaste grec à l'hôtel Soho House à Londres. Il s'apprête à présenter *Pauvres créatures* au Festival du film de Londres mais, à entendre son rire résonner à travers la porte, il aborde l'exercice en toute décontraction. Il m'accueille à l'entrée de la chambre d'une franche poignée de main. Le regard, doux et rarement distraît, s'illumine quand j'évoque ma passion pour le film. J'é mets une hypothèse : et si l'aspect le plus subversif de *Pauvres créatures* était son refus d'exploiter le traumatisme de son héroïne ? De la punir de son indépendance ? La grille de lecture le laisse songeur. Réponse mesurée : « Tous les hommes de sa vie essaient de la façonner, confirme-t-il. Mais elle échappe toujours à leur contrôle. »

D'emblée, une juste distance s'installe : il est sympathique sans être trop familier ; souriant mais à l'expression parfois indéchiffrable. « Il a la tendresse et la majestuosité d'un ours », résume Suzy Bemba, interprète de Toinette dans le film. L'actrice française se souvient du geste attentionné qu'il a eu à son égard, en début de tournage : « Lors de ma première scène, il avait mis une chanson d'Angèle en fond sonore pour me mettre à l'aise, me raconte-t-elle. On lui avait sans doute soufflé que j'étais une grande fan. » Elle mentionne aussi la pudeur du cinéaste, « un désir d'hiberner et de préserver son espace » pour filer la métaphore animale. D'après Damien Bonnard, apparu dans deux de ses films, il s'agit moins d'introversion que de bouillonnement artistique. « C'est un bon vivant, souligne-t-il. Un homme heureux qui aime rire et partager. Il porte une attention profonde à l'autre, même si ce n'est pas exprimé verbalement. C'est peut-être même plus beau que par les mots. »

Le connaît-on vraiment ? Depuis son émergence en 2005, Lanthimos est resté très discret. Il est peu friand des tournées promotionnelles et prompt aux réponses évasives. Il faut donc l'appréhender à l'orée de sa filmographie, grand écart entre la rigueur clinique de *Canine* et la satire mordante de *La Favorite*. À son actif, sept longs-métrages, des récompenses à foison, de multiples nominations et déjà l'aura d'un cinéaste puissant et singulier. À chaque fois, ce même désir de plonger dans la noirceur de l'âme humaine, de révéler l'absurdité des structures sociales. Les stars se bousculent pour tourner dans ses films, de Colin Farrell à Nicole Kidman, en passant par Léa Seydoux. « C'est rare de rencontrer une personne avec qui l'entente est aussi parfaite, observait Emma Stone lors d'une conférence de presse à Athènes. Mais surtout un réalisateur qui vous donne la chance de lâcher prise en tant qu'acteur. »

Yorgos Lanthimos est un homme de convictions. *Pauvres créatures* hante son esprit depuis plus de dix ans. Au début des années 2010, il dévore le roman signé Alasdair Gray, un récit protéiforme qui déjoue sans cesse les attentes du lecteur. L'ouvrage est un pastiche situé à l'ère victorienne, bâti sur un croisement de regards, de faux documents et de témoignages parfois contradictoires sur les péripéties de l'héroïne. Dans la dernière partie du livre, elle rétablit sa vérité dans une lettre et torpille la campagne de dénigrement menée par ses amants. Pour le cinéaste, le cœur du film réside là, dans ce personnage émancipé et hétéro-niste. Pour obtenir les droits de l'ouvrage, il rencontre l'auteur sur ses terres écossaises. Surprise : le romancier, âgé d'environ 80 ans, déborde d'énergie. Il l'emmène en pèlerinage dans son Glasgow natal, à la découverte des lieux qui ont inspiré l'histoire. Un simple compliment fait office de sceau d'approbation : « Je pense que vous êtes un jeune homme très talentueux. »

À ce moment-là, Yorgos Lanthimos n'a pas encore fait de films à grand budget et encore moins en langue anglaise. Avant de s'attaquer à un projet aussi ambitieux, il doit gagner ses galons dans l'industrie du cinéma. Avec du recul, le timing lui paraît parfait. « Le monde n'était pas encore prêt », explique-t-il sans plus de précision. Prêt à voir une femme affranchie ? À la nudité décomplexée ? « Tout à la fois. Le regard sur ces choses-là était beaucoup plus conservateur. »

Un chat attaqué à la cisaille à haie

S'imaginait-il un jour fouler le tapis rouge des Oscars ou présenter ses films dans les plus grands festivals du monde ? Il a grandi à Athènes en Grèce, loin du 7^e art. Il est élevé par une mère divorcée, qui décède l'année de ses 17 ans, le laissant seul face à son chagrin. L'adolescent doit tracer sa route et construire son avenir. Il marche dans les pas de son père, ancien sportif professionnel, et joue dans le club de basket Pagrati B.C. Un avenir sur les terrains ? La perspective ne l'enchantait guère. Il poursuit un temps des études de marketing, puis s'imaginer derrière une caméra. Alors pourquoi le cinéma ? Pas de réponse préfabriquée par un attaché de presse ni d'anecdotes embellies. « Un ami m'a posé la question l'autre jour, et j'ai été incapable de lui donner une réponse. » L'autocensure a laissé des traces. À l'époque, devenir réalisateur en Grèce relève du fantasme pur et simple. Le pays n'a pas de système de financement pour couvrir les jeunes talents. « C'était même impensable de formuler ce désir à haute voix. On m'aurait pris pour un fou. » Il se forme à la réalisation à l'école de cinéma de Stavrakos à Athènes, mais reste pragmatique dans ses ambitions. Il tourne des centaines

de publicités pour la télévision hellénique, dont certaines deviennent culte dans le pays. Comme ces spots pour l'opérateur de téléphonie Nova, où un policier poursuit un voleur de poules dans un village. Encore aujourd'hui, les commentaires sont dithyrambiques sur YouTube : « La publicité la plus drôle que j'ai jamais vue ! » se réjouit un internaute.

À défaut de crouler sous les subventions, le Grec redouble de créativité. Avec les revenus issus de la publicité, Yorgos Lanthimos et ses amis financent leurs projets personnels. Toujours la même routine : six mois de travail besogneux, puis la liberté de se plonger dans la fiction. Aucune place pour les dépenses superflues. « Il n'y avait pas besoin de coiffeur, de maquilleur ou même de lumières. Juste d'une caméra et de comédiens », se souvient-il. Sur le plateau de son premier long-métrage *Kinetta* (2005), l'équipe de tournage est réduite à peau de chagrin, tout comme la distribution concentrée sur un trio. Le pitch de ce film, bricolé au fil de l'eau ? Dans un hôtel déserté en basse saison, une femme de chambre, un policier et un gérant de magasins de photo rejouent des scénarios de mort. Ils oublient la vacuité de leur existence dans des simulacres de viols, d'agressions ou d'étranglements. Déjà se déployaient les codes d'un cinéma en devenir : comédiens aux airs de pantomimes, approche naturaliste, univers codifié jusqu'à l'extrême.

Est-ce la naissance d'une nouvelle vague grecque ? s'interrogent alors les médias. Yorgos Lanthimos se considère surtout comme l'étendard d'une génération débrouillarde qui, système D oblige, travaille en vase clos. « Nous n'étions pas une communauté d'artistes, dans le sens idéalisé du terme. Juste des groupes de gens éparpillés, cherchant à faire des films différents. » Il a gardé de cette période un besoin d'épure, un goût pour l'intimité et les scènes tournées en lumière naturelle. « J'ai surtout appris à être indépendant, à créer sans me soucier des avis extérieurs. »

Contrairement aux apparences, Yorgos Lanthimos ne prend aucun plaisir à choquer. Il veut avant tout sortir le spectateur de sa léthargie, provoquer des émotions inattendues et contradictoires. L'indifférence n'est-elle pas le pire cauchemar d'un réalisateur ? Mission accomplie avec son deuxième long-métrage *Canine*, coécrit avec son ami Efthimis Filippou et récompensé du prix Un Certain Regard au Festival de Cannes 2009. Plantons le décor : dans une maison isolée en pleine campagne, un père, directeur d'usine, et son épouse gardent leurs trois enfants captifs. Pour les protéger du monde extérieur, ils leur interdisent de quitter la propriété et redéfinissent leur rapport au monde. On leur apprend un lexique erroné, dans lequel le mot « mer » signifie « fauteuil », un « zombie » désigne « une petite fleur ». On leur enseigne à craindre les chats, si bien que l'un des personnages poignarde un félin avec une cisaille à haie. À chaque interview, le réalisateur doit apaiser les esprits : « Non, aucun animal n'a été blessé sur le tournage. » Sa nomination à l'Oscar du meilleur film étranger – une première pour la Grèce, snobée pendant trente-trois ans – hérisse certains membres de l'Académie.

Le producteur Mark Johnson, président du comité de langue étrangère, croule sous les mails de protestation. « Les gens sont très perturbés, notamment par l'inceste et la violence, expliquait-il au *Los Angeles Times*. C'est très clivant. »

La radicalité de Yorgos Lanthimos séduit aussi ses pairs. « Il est l'un des cinéastes les plus excitants du moment, observait Denis Villeneuve, le réalisateur

« J'ai appris à être indépendant, à créer sans me soucier des avis extérieurs. »

YÖRGÖS LANTHIMOS



BLEU HORIZON

Emma Stone — Bella Baxter dans *Pauvres créatures*.

de *Dune*, dans le *New York Times*. Je ris encore en pensant à la scène où ces adultes fous courent dans le jardin pour attraper des avions, persuadés par leurs parents que ce sont des fruits tombant du ciel. » Le Grec accueille volontiers les critiques négatives et les analyses de ses films. Dans l'épilogue de *Canine*, la fille aînée, blessée, se cache dans le véhicule de son père. Est-elle morte ? S'est-elle échappée ? La fin est ouverte, mais fait l'objet de toutes les spéculations, voire d'hallucinations. « Certains étaient persuadés qu'elle était entrée dans le coffre avec un tournevis. » Il comprend ce besoin de trouver du sens, une lueur d'espoir, une explication rationnelle. Mais il tient à préserver l'imaginaire du public : « Je ne fais pas de films didactiques. »

Faiseur d'Oscar

Comment évoluer sans se compromettre ? Yórgos Lánthimos tourne son troisième long-métrage, *Alps*, dans des conditions financières encore plus tendues. La situation n'est pas tenable. Il ne veut plus être « le petit

Grec bizarre » cantonné aux films fauchés. Il fait la tournée des studios hollywoodiens et multiplie les rencontres à Los Angeles, sans succès. En dernier recours, il déménage à Londres avec sa compagne, Ariane Laped, rencontrée en 2010 sur le tournage d'*Attenberg*. Il l'épouse dans la capitale anglaise et la dirige à deux reprises au cinéma. « L'admiration pour le travail de l'autre, c'est une composante de notre couple », expliquait-elle dans *Télérama*. Elle joue dans sa première production anglaise, interrogeant l'injonction à être en couple. Dans le monde de *The Lobster* (2015), les célibataires sont envoyés dans un hôtel pour trouver l'âme sœur en 45 jours ; faute de quoi, ils seront transformés en animaux. Yórgos Lánthimos ne rogne pas sur ses principes. Il continue d'avoir le *final cut*, une condition *sine qua non* à tout projet. S'est-il déjà battu pour conserver une scène ? « Il y a parfois des discussions, mais j'ai toujours le dernier mot. »

De grands acteurs conquis par sa vision le rejoignent : Colin Farrell loue sa méticulosité ; Rachel Weisz qualifie son

imaginaire d'« exceptionnel ». « C'est assez fascinant de l'observer jongler entre la caméra Dolly, la Steadicam, les différents optiques, souligne Damien Bonnard. Il sait exactement ce qu'il veut. » Sa direction d'acteurs désarçonne : il refuse l'intellectualisation et les recherches à outrance. Les personnages n'existent pas hors du scénario et du plateau. Comme un metteur en scène de théâtre, il ancre la performance des comédiens dans le moment présent. Pour les répétitions de *La Favorite* en 2018, il imagine des jeux afin de vaincre les inhibitions des actrices principales. Au programme : des exercices de mouvement ou des activités pour renforcer la cohésion du groupe. « Je me souviens du moment où on se tenait la main, tous les six, comme un bretzel géant, racontait Olivia Colman à *Deadline*. On devait essayer de se détacher tout en répétant notre texte. C'était hilarant. » La Britannique est irrésistible dans le rôle de la reine Anne, une monarque manipulée par deux servantes arrivistes.

Yórgos Lánthimos devient un faiseur d'Oscar. En partie grâce à lui, Olivia Colman remporte en février 2019 la statuette dorée de la meilleure actrice. Quatre ans après ce plébiscite, il est à nouveau l'un des favoris de la saison des récompenses avec *Pauvres créatures*. À cause de la grève à Hollywood, il promet le film sans sa troupe et sa tête d'affiche, Emma Stone. Le duo a toutefois multiplié les projets : *And*, tourné à la Nouvelle-Orléans, composé de trois histoires incarnées par les mêmes

acteurs. Il tient à garder l'intrigue secrète. Il a aussi réalisé *Bleat*, un moyen-métrage muet de 30 minutes, porté par la star américaine et Damien Bonnard. En toile de fond, l'île de Tinos, aussi connue comme l'île du dieu du vent, auquel le réalisateur voue un attachement particulier. Dix jours de tournage comme une immersion culturelle, au contact d'habitants n'ayant, pour certains, jamais quitté leur oasis. « Il y a une scène où je dois manger de la chèvre bouillie, sans aucun assaisonnement, se souvient Damien Bonnard. Pour se faire pardonner, Yórgos m'a emmené dans un restaurant à Athènes pour que je goûte un plat de chèvre vraiment travaillé. » Depuis, le Français est devenu un habitué de Tinos et s'y échappe à la première occasion. *Bleat* a été projeté trois soirs à l'Opéra national de Grèce, dans un dispositif immersif : un projecteur installé hors de la cabine, pour faire résonner le bruit de la pellicule qui tourne ; un chœur grec et des cordes en guise d'accompagnement musical. Et, à chaque fois, une salle comble pour soutenir l'enfant du pays. D'ailleurs, après un exil de quelques années, Yórgos Lánthimos se découvre un besoin de retour aux sources. « Ces derniers temps, je me rends de plus en plus souvent à Athènes, me confie-t-il. J'ai eu la distance dont j'avais besoin. Ma perception est différente aujourd'hui. » Une manière aussi de prendre conscience du chemin parcouru. □

Pauvres créatures, en salle le 17 janvier 2024.

FRENCH CONNECTION

Amours, acteurs fétiches, influences : le cinéaste grec entretient des liens étroits avec l'Hexagone.

